

L'Acte de Parole. Une analyse du récit de la création en Genèse.

Jean Calloud

Volume 16, numéro 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500593ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500593ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Calloud, J. (1983). L'Acte de Parole. Une analyse du récit de la création en Genèse. *Études littéraires*, 16(1), 13–38. <https://doi.org/10.7202/500593ar>

L'ACTE DE PAROLE UNE ANALYSE DU RÉCIT DE LA CRÉATION EN GENÈSE I *

jean calloud

Le titre choisi pour cette étude témoigne d'une double préoccupation : mettre en évidence d'abord une perspective de signification dans un texte célèbre du livre de la Genèse. Poser ensuite et tenter d'éclairer un problème difficile de méthodologie sémiotique, celui de l'*énonciation*¹. Non qu'il soit traité pour lui-même dans un texte daté avec vraisemblance du 5^e siècle avant Jésus-Christ, mais la mise en scène d'un acteur dont la composante figurative ressortit essentiellement à l'exercice de la parole et dont le rôle thématique s'avère lié plus étroitement qu'il n'y paraît au langage, à sa mise en place et à sa mise en œuvre, fournit une occasion favorable à l'examen d'une telle question. Conduire ensemble l'analyse et la réflexion exigeait de sélectionner dans la description du texte les observations les plus pertinentes. On ne devra donc pas chercher ici un commentaire exhaustif du premier récit de la création dans la Bible², ni la justification systématique de toutes les propositions de lecture. Nous ferons une rapide présentation du texte et de l'hypothèse interprétative. Ensuite nous traiterons successivement de : création et langage, puis création et acte de parole. Nous reviendrons en terminant sur la question de l'énonciation et de la mise en discours.



Genèse 1. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. 2 Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux.

3 Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut. 4 Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. 5 Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

6 Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux » et il en fut ainsi. 7 Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du

firmament, 8 et Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

9 Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en une seule masse et qu'apparaisse le continent » et il en fut ainsi. 10 Dieu appela le continent « terre » et la masse des eaux « mers », et Dieu vit que cela était bon. 11 Dieu dit : « Que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre des fruits contenant leur semence » et il en fut ainsi. 12 La terre produisit de la verdure : des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant selon leur espèce des fruits contenant leur semence, et Dieu vit que cela était bon. 13 Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour.

14 Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signe, tant pour les fêtes que pour les jours et les années ; 15 qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre » et il en fut ainsi. 16 Dieu fit les deux luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles. 17 Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, 18 pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon. 19 Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour.

20 Dieu dit : « Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel » et il en fut ainsi. 21 Dieu créa les grands serpents de mer et tous les êtres vivants qui glissent et qui grouillent dans les eaux selon leur espèce, et toute la gent ailée selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon. 22 Dieu les bénit et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre. » 23 Il y eut un soir et il y eut un matin : cinquième jour.

24 Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce » et il en fut ainsi. 25 Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et toutes les bestioles du sol selon leur espèce, et Dieu vit que cela était bon. 26 Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. » 27 Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. 28 Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. » 29 Dieu dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. 30 À toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes » et il en fut ainsi. 31 Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : sixième jour.

2, 1 Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. 2 Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et, au septième jour, il chôma après tout l'ouvrage qu'il avait fait. 3 Dieu bénit le septième jour et le

sanctifia, car il avait alors chômé après tout son ouvrage de création. 4 Telle fut la genèse du ciel et de la terre, quand ils furent créés.

(Traduction de la Bible de Jérusalem)

1. Naissance et croissance : du récit de création à la création comme discours

Ce texte est un récit et l'on pourrait tenter d'en décrire directement la structure narrative. Le modèle proposé retiendrait essentiellement la série de performances ou opérations de transformation permettant de passer d'une situation initiale, décrite dans les versets 1 et 2, à une situation finale, sommairement présentée dans le verset 4 du chapitre 2. Il mettrait en évidence la simplicité et l'homogénéité de la ligne narrative : un seul personnage assume le rôle central de sujet du Faire et du faire-Faire ; il n'a pas d'adversaire et il réussit sans retard ni affrontement. Autant dire que ce modèle, un peu prématuré, n'apprendrait pas grand-chose que la lecture n'ait déjà permis d'observer. Il vaut donc mieux en venir à l'analyse d'une autre dimension du texte, qui est certes un *récit*, mais un *récit raconté*, c'est-à-dire une structure narrative réalisée dans un *discours*. Cette tactique d'analyse correspond d'ailleurs mieux à notre perspective méthodologique puisque l'énonciation y est envisagée comme « discursivisation » ou mise en discours.

Deux phases de création sont successivement mises en scène, en deux séquences de très inégale longueur : la première, 1, 1-2, mentionne l'acte créateur et en décrit le résultat global ; la seconde, 1,3-2,4, énumère les interventions de Dieu séparant, ordonnant, complétant son œuvre. La plupart des lecteurs ne s'intéressent guère qu'à la seconde phase, plus représentative en ce contexte, pensent-ils, de l'œuvre créatrice. Il semble préférable pourtant de prendre en considération ce clivage et de centrer l'analyse sur la mise en lumière du rapport à reconnaître entre les deux séquences. Ce rapport n'est pas immédiatement évident. Nous allons le préciser quelque peu.

1.1. Les deux états du monde

La première séquence nous informe d'une action : Dieu a créé le monde, et d'un état : celui des cieux et de la terre au

moment de leur première manifestation. L'action est indiquée très brièvement. La description de l'état est plus détaillée. Mais sa visée n'est pas explicitée. Qui est-il ce monde du vide, du vague, de la ténèbre, sur lequel pourtant plane l'esprit de Dieu ? Univers en attente, scène encore vide mais préparée, réserve de virtualités entre menace et promesse. Tout est déjà là. Rien n'est encore dit.

À cette durée sans mesure succède, dans la seconde séquence, une « semaine » décisive. En quelques interventions très précisément programmées, Dieu va trancher le sort de l'univers, fixer l'ordre et le sens de son développement. Lorsque le créateur, après six jours, cesse son activité, qu'en est-il de ce monde transformé, quel est son rapport avec celui de la première séquence ? Il y a là une opération à définir et un résultat à interpréter. Notre hypothèse, que la suite devrait justifier, consiste à comprendre l'opération comme « énonciation » et le résultat comme « discours ». Entre deux situations, d'une part le sommeil du monde, dans une nuit permanente et sous la veille de l'esprit, d'autre part le repos du créateur au septième jour, le texte a choisi de fixer ce moment stratégique entre tous : l'entrée en scène et la mise en œuvre de la parole.

1.2. *D'une rive à l'autre : la traversée du gué*

L'hypothèse interprétative peut se préciser encore. Dès la première intervention de Dieu pour la séparation de la lumière et des ténèbres, le monde sort de la nuit et du sommeil. Il s'éveille à la parole. Non qu'il se mette à parler lui-même. Mais il réagit à la parole de celui qui appelle. Nous reprendrons plus en détail ce parcours d'éveil à la communication. Mais on peut déjà en noter un aspect qui concerne directement le rapport des deux séquences. En quelques mots les deux premiers versets du texte, en informant de la création du monde, illustrent le phénomène discursif appelé « débrayage³ ». Ce débrayage, observable à l'échelle d'ensemble, commande un rapport énonciation-énoncé que nous appellerons « primaire », car il sous-tend l'énoncé du texte dans sa totalité. Nous le garderons comme référence pour observer ce qui se passe à un niveau « secondaire ».

La seconde séquence, en effet, présente une double particularité : elle confère à Dieu, qui est un acteur de l'énoncé, le

statut d'énonciateur. Il parle, il agit en parlant. De plus son discours concerne essentiellement l'organisation de l'espace, du temps et l'instauration de nouveaux acteurs qui viennent s'installer sur la scène primaire. Il n'est pas difficile de reconnaître là comme une reprise, une transposition et une illustration des lois générales de la mise en discours observées dans les deux premiers versets. Mais alors que la première séquence les appliquait naïvement, la seconde semble en établir une sorte de grammaire et en suivre les détours de manière calculée. Qui est-il ce personnage qui parcourt avec tant de précision les phases du programme, en tourne les pages après s'être assuré du résultat et suspend, au dernier jour, toute activité ? Il n'a pas les traits de l'enseignant qui transmettrait un savoir. À qui d'ailleurs le transmettrait-il puisqu'il n'y a personne encore pour tendre vers lui une oreille de disciple ? Il appelle ce qui n'existe pas. Il dénomme ce qui commence à être. Les résultats qu'il obtient se traduisent non par une aptitude à répéter la leçon apprise mais par une progressive transformation de la manière d'être. À l'univers endormi dans l'indifférence se substitue un mode temporalisé, spatialisé, actorialisé. C'est bien un maître qui parle, mais un maître énonciateur dont la parole engendre à l'ordre du discours énoncé un monde qui ne pouvait s'éveiller de lui-même et qui passe maintenant de la nuit au jour, du sommeil à l'éveil, de l'isolement à l'activité signifiante. À ses côtés, Dieu, en parlant, inscrit la parole et ses effets dans ce corps cosmique. Véritable énonciateur et source de la parole, il est l'opérateur de la division instauratrice dans le monde. Il sépare ce qui doit l'être pour que, de la totalité initiale, en son lieu et à sa place, advienne un univers différencié et remembered, un univers présentable en qui puisse se lever l'éventuel partenaire de la communication. Cette sortie de la nuit évoque une autre : Jacob au passage du gué, après une nuit de combat indécis et une séparation négociée, traversa, boiteux, l'eau du torrent sous le soleil du matin⁴. Depuis longtemps, le monde avait entrepris sa propre traversée sans retour et sans fin, par-delà toute confusion, pour atteindre à la rive où quelqu'un l'appelle de son nom nouveau. Telle est, à l'image de l'énonciation, l'aventure mise en scène aux premiers jours du monde, à l'échelle de l'univers, dans l'immense laboratoire cosmique où s'inventent les formes de la réalité

créée. Elle peut, si nous gardons la mesure qui s'impose, nous apprendre beaucoup de choses sur la nature, l'enjeu, les procédures de l'énonciation discursive proprement dite.

1.3. *Les sept pierres du gué, ou les premiers pas du monde*

Une troisième corrélation peut être établie entre la première et la seconde séquence : elle apparaît lorsque l'on considère que la répartition en sept jours de l'activité créatrice déploie, en l'illustrant, la structure même du passage entre la rive de l'énonciation et la rive de l'énoncé. La première séquence nous place au point de départ. Elle définit le cadre général de la création, parle du « vague » et du « vide » de la terre et suggère le déséquilibre et la précarité de la situation. Elle annonce ainsi, au moins aux yeux de la plupart des lecteurs, le sens des opérations ultérieures assez communément interprétées comme opérations de garnissage et de répartition. La « semaine » d'activités créatrices paraît être alors un temps de production, par séparation ou par simple adjonction, de toutes les choses qui constituent l'univers et de tous les êtres qui le peuplent.

Une telle lecture fait droit à l'aspect le plus « figuratif » du texte. On peut se demander si elle intègre bien toutes les informations permettant d'évaluer la portée ou la fonction des figures. Le doute porte principalement sur deux points : l'impression qu'un manque est corrigé par attribution de divers compléments et l'évaluation du résultat comme achèvement du remplissage. Nous verrons plus loin que le texte résiste à l'une et à l'autre de ces interprétations. Chaque jour enregistre une division ou une blessure. Le monde est plus infirme et boiteux après l'intervention qu'avant. Mais il marche et il est devenu parlant, corps constitué comme lieu de la parole. De la première à la seconde séquence le rapport est donc de « naissance » à « croissance ». Mais une croissance qui excède le déploiement physique et biologique des réalités et des espèces pour atteindre au changement d'ordre : le langage vient au monde. La parole advient à l'univers.

Conclusion. Le problème se trouve maintenant mieux posé. Du point de vue de la description du texte d'abord : les deux séquences sont bien représentatives d'un clivage et d'un

rapport essentiels. La première n'est pas une simple introduction au récit, une banale description d'un état de manque permettant de donner plus de relief aux opérations d'attribution qui le corrigeraient. Il faut y reconnaître l'évocation de la nuit et de la confusion antérieures à la mise en œuvre du langage. Il faut y entendre l'annonce et la promesse de la parole. La seconde séquence authentifie l'annonce et vérifie la promesse. Nous pouvons y voir une certaine manière de mettre le monde en discours. Cela nous suffit pour le moment. Si l'hypothèse résiste à l'examen, le récit biblique pourra nous apprendre quelque chose du passage à la parole dans le contexte ordinaire de la communication⁵.

2. La médiation du langage et du nombre

L'analogie retenue pour faire comprendre l'opération effectuée sur le monde comme rupture par rapport à une éventuelle éternisation de son état initial et comme mise sur la voie de la communication pourrait tromper. Il s'agit bien d'un passage, de la traversée d'un gué. Mais en aucune manière il ne saurait être question de passer simplement d'une rive à l'autre. Le texte est parfaitement clair sur ce point : il trace le parcours à effectuer, il indique le temps de la marche. Mais il ne montre pas l'arrivée sur la deuxième rive et l'adieu définitif à la première. Il installe le monde dans le temps du passage. Il insiste sur les conditions, le rythme de la marche, il décrit l'équipement du voyageur et il annonce les effets de cette traversée. On commettrait donc une nouvelle erreur de perspective en considérant que la série d'opérations effectuées au cours des sept jours suffit, avec la description de l'état initial, à la manifestation de l'œuvre créatrice. Une telle structure binaire rendrait peut-être compte du passage entre un monde inorganisé, en attente d'ordre, et un univers obéissant aux calculs et aux prescriptions d'un Dieu-architecte. Elle ne dirait pas l'enjeu de la transformation ni la valeur de cette réalité transformée⁶. Elle oublierait, à l'origine, «l'esprit de Dieu planant sur les eaux». Elle omettrait, au terme, d'accorder au «repos de Dieu» l'attention qu'il mérite. Le premier inconvénient d'une telle simplification se traduirait déjà par l'impossibilité de décrire avec justesse la phase intermédiaire à laquelle nous allons nous intéresser maintenant.

2.1. *Entre les mots et les choses*

On a depuis longtemps remarqué que l'activité de Dieu ne se réduisait pas à faire exister, par sa parole, les diverses réalités. Il leur donne aussi un nom, distinct de celui qu'il a employé pour les appeler à l'existence. C'est vrai pour la lumière appelée « jour » et la ténèbre appelée « nuit », au premier jour, pour le firmament appelé « ciel », au deuxième jour, pour le continent appelé « terre » et l'amas des eaux appelé « mers », dans la première moitié du troisième jour. Dieu fait donc exister les choses et il fait exister les mots. Entre les choses et les mots un écart signale le passage d'un ordre à l'autre. Cela suffit pour que l'action créatrice ne puisse être considérée exclusivement comme une production de choses. Mais le phénomène est plus complexe qu'il n'y paraît. D'abord parce qu'il n'y a plus de dénomination à partir de la seconde moitié du troisième jour, même pour le soleil et la lune au quatrième jour. Ensuite parce que la mise en scène de ce lexique élémentaire ne concerne que le cadre très général de l'univers et non les réalités particulières qui viendront y trouver place. Enfin parce que, dans le cas du firmament, la dénomination concerne un seul élément et perd le caractère binaire et oppositif qu'elle a dans les deux autres cas. Pour éclairer quelque peu ces questions il est utile de situer très précisément les uns par rapport aux autres tous les acteurs engagés dans cette aventure.

Trois cas sont présentés : celui de la lumière, celui du firmament et celui des eaux inférieures. Dans le premier, Dieu prend la parole pour souhaiter, ou ordonner, la venue à l'existence de la lumière. Ensuite, il sépare lumière et ténèbres. Enfin il dénomme l'une et l'autre. Dans le deuxième cas, il souhaite directement la mise en place d'un élément séparateur et il le dénomme. Dans le troisième cas, il souhaite le regroupement séparé des eaux et du continent, puis il dénomme les deux réalités. Ces trois interventions ont deux points communs : d'une part le statut actif de Dieu à qui sont attribuées toutes les phases du processus, d'autre part l'effet de séparation souhaité et obtenu⁷. Cet effet ne concerne que l'organisation du temps et de l'espace, dans leurs plus grandes lignes. Quant à la nomination des choses, elle s'effectue sur le mode du cri ou de l'appel⁸. Elle a ainsi un effet de fixation de

la différence ou de la différenciation et d'assignation à un rôle et à un poste⁹. Chaque moment du temps, chaque lieu de l'espace vient se placer docilement sous le signe qui le représente. Dieu l'a choisi et l'affecte à chacun. Ainsi le langage, tel un filet, étend son emprise sur la réalité.

Que devient alors l'univers ? Entièrement passif, il reçoit la marque différenciatrice. Il est divisé, diversement référé à des alternatives, qui peuvent devenir des alternances¹⁰. Est-il gagnant, est-il perdant ? Spontanément, la plupart des lecteurs repèrent le gain. Rien n'est moins sûr. Car c'en est fini de la totalité, de la douce immobilité dans les rêves de la nuit, sous les ailes protectrices de l'esprit. L'épée à double tranchant a passé, instaurant certes une réalité nouvelle, taillant une superbe sculpture, mais séparant sans retard et sans retour le jour de la nuit, la mer de la terre, suspendue encore, telle une barrière, au-dessus des eaux inférieures. Nous avons déjà parlé de blessure à propos de cette œuvre. Elle est là, renouvelée chaque jour, chaque jour complétée et comptabilisée, matérialisée par le firmament du ciel. C'est elle qui marque. Mais elle n'est pas tout, puisqu'à ce prix et selon ce même rythme le monde avance, d'une pierre à l'autre, entre deux rives dont l'une est perdue, l'autre à atteindre. Ce qui sauve cet univers blessé, mais non perdant, c'est d'être, entre les choses et les mots, en état de marche.

2.2. La blessure et l'autonomie de l'univers : la chaîne vivante

À partir de la seconde moitié du troisième jour, la procédure de création se modifie. Séparation et dénomination disparaissent. La végétation couvre la terre (troisième jour), les eaux grouillent de bêtes vivantes, les oiseaux se mettent à voler au-dessus de la terre (cinquième jour) et la terre produit des êtres vivants (sixième jour). À cela s'ajoutent deux précisions qui, jusque-là, n'avaient pas lieu d'être : la diversité des espèces et la multiplication des individus dans chaque espèce. La première, qui maintient le principe de différenciation, rappelle la séparation. La seconde, qui oriente plutôt vers la continuité, au moins en apparence, rappelle la fonction intégrative des mots, telle qu'elle s'exprimait par exemple dans le rythme du temps par la succession « jour »-« nuit », mais sur un

mode plus syntagmatique que paradigmatique. Une expansion de la création est prévue. Elle ne sera pas un retour à la confusion ; au contraire, elle témoignera de la différenciation radicale, tout en manifestant la fécondité du réel.

Il faut bien évaluer ce qui s'instaure ici. D'une part, la création acquiert une certaine autonomie. Les espèces se multiplieront en vertu de leur propre pouvoir. Au verset 24, c'est la terre elle-même qui est invitée à produire les animaux du sol. L'acteur Dieu s'éloigne, s'absente progressivement du monde qui accède à l'existence et qui va durer dans le temps selon des principes inscrits dans les êtres eux-mêmes (« des herbes portant semence selon leur espèce »). Il ne s'agit pas d'ailleurs de simple autonomie. La réalité créée prend aussi une épaisseur, une densité, une consistance : tandis que se distendent les liens qui rattachent chaque être particulier au créateur, s'établissent des relations et des corrélations horizontales entre les différents éléments. Ils renvoient les uns aux autres plus qu'ils ne désignent, chacun pour leur compte, celui qui leur a conféré l'existence. Peut-être faut-il référer à ce statut particulier du monde les deux séries d'énoncés relatifs au firmament : l'instauration d'une barrière entre les eaux d'en haut et les eaux d'en bas au deuxième jour, et l'installation de luminaires au quatrième jour. Le firmament sépare deux lieux totalement disjoints, inscrivant dans la structure même de l'univers distinction et distance entre le cadre où se déploie le monde en voie d'organisation et l'habitation de Dieu. Quant au temps et au calendrier festif, dont on pourrait penser qu'ils sont sous le contrôle direct d'un créateur vigilant, ils sont remis au bon fonctionnement de l'horlogerie céleste. Ce perfectionnement supplémentaire, automatisé avant l'heure, intervient au quatrième jour, c'est-à-dire au point central du processus créateur. Il inscrit là comme une marque distinctive, une attestation de fonctionnement autonome¹¹.

Le bilan de cette seconde série d'opérations est assez clair. L'univers poursuit sa traversée, s'éloigne pas à pas de l'inertie, se diversifie pour présenter le visage d'un organisme complexe et pourtant harmonieux. L'acquisition de richesses nouvelles et de perfectionnements décisifs peut, là encore, donner le change. En fait, la perte d'unité s'accroît. Le foisonnement des espèces et des individus dans l'espèce est

facteur de démultiplication croissante. Et le fait que le développement des espèces maintienne leur diversification brise toute illusion d'un retour à la totalité uniforme de l'origine. Mais il y a autre chose encore : l'univers est de plus en plus déporté en direction d'une scène où il se trouve mis en représentation, à distance du lieu d'origine et selon des lois qu'il reçoit du metteur en scène. L'assignation par les mots à une place et à une fonction déterminée est relayée par la dépendance à l'égard de la fécondité spécifique et de la loi de multiplication. Et, pour être moins linguistique et plus prosaïque, une telle affectation, qui mobilise pour une tâche collective, marque le point de non-retour de cette traversée. Ce qu'il y avait, dans la nuit des temps, de conservation de l'être sur lui-même et d'identité protégée se perd ici dans la double multiplication, des espèces et des individus. Ainsi se découpe de plus en plus nettement à l'horizon la silhouette de cette autre rive vers laquelle marche le monde. L'homme, engagé dans l'aventure d'une manière qui lui est propre, pose un problème particulier que nous reprendrons plus loin. Mais il n'est pas exempt de la blessure qui, sur lui, associe la forme du signifiant linguistique et de la fécondité.

Au fil des jours, avec la précision du métronome, se poursuit donc le programme de rationalisation du monde. Rationalisation et socialisation, au moins au sens élémentaire de ces mots, dure école, marche éprouvante pour un monde à peine éveillé. Que de travail pour une première semaine ! L'univers apprend la loi de la raison, les rudiments de la programmation.

2.3. *La loi des chiffres*

Le tableau ne serait pas complet si, à l'émergence de la rationalité qui classe, répertorie, ordonne, programme et prévoit, ne venait contribuer pour sa part, en lien avec le langage des mots, celui des chiffres. Certes le monde n'apprend pas à compter. Pas plus d'ailleurs qu'il n'apprend à parler. C'est Dieu qui parle. Mais la loi des chiffres commence à compter et il faut apprendre à compter avec les chiffres : 1^{er} jour, 2^e jour... 6^e jour. La répartition dans le temps du processus créateur n'ajoute pas, à proprement parler, d'informations nouvelles au récit. Mais elle accentue son caractère ordonné. À ceux qui n'auraient pas encore reconnu la figure

de la loi, au sens physique du terme, la loi de la nature, elle vient ouvrir les yeux. Forme achevée et en même temps la plus arbitraire de l'activité rationnelle, l'arithmétique préside à la distribution des opérations créatrices. Lorsqu'au quatrième jour, Dieu crée les deux luminaires, grand et petit, pour régler la succession du jour et de la nuit, ainsi que pour présider au déroulement du calendrier festif, n'est-ce pas la dépendance de l'univers par rapport au dispositif de comptage qui s'explique. Un univers suspendu, comme à une clef de voûte, à la ronde alternée des astres est un univers où le devoir de marquer le temps prévaut, pour le soleil lui-même, sur la fonction simplement lumineuse. Les astres font la loi. Il y a une astro-nomie.

Conclusion. On comprend pourquoi cette seconde séquence est beaucoup plus longue que la première. Elle en est le déploiement sur un mode articulé, réglé, progressif, disons «discursif». Elle pourrait être plus longue encore, sans fin. Pourtant elle a dans le texte une limite que le décompte des jours contribue à faire apparaître plus clairement. Et cette limite n'est pas la limite du texte, mais une limite dans le texte. Cette limite, nous allons le voir, modifie le statut de cette seconde séquence, qui devient séquence intermédiaire. Nous examinerons plus loin les trois formes de cette délimitation. La première concerne le décompte des jours, la seconde, le mode d'organisation de l'univers et la troisième le point d'arrivée effectif du parcours organisateur. Elles concernent toutes la relativisation de la loi de rationalité considérée comme centre de gravité de la seconde séquence. Il est permis de douter que cette loi, pourtant incontestable, soit l'ultime et unique principe de l'entreprise créatrice. Alors, qu'allions-nous oublier et que faut-il invoquer encore pour que la description des opérations s'ajuste mieux au dispositif signifiant du texte ? S'ils ne sont pas seulement chasse au vide et au désordre, affaire d'organisation rationnelle, que sont-ils donc ces travaux des jours ?

Avant de proposer quelques éléments de réponse à cette question, il est utile de faire le point sur la réflexion méthodologique. On pourrait penser, en effet, que ces longues considérations sur le texte nous ont éloignés du problème de l'énonciation. Ce pourrait être le cas si nous n'avions pu maintenir notre hypothèse interprétative. Or, il semble qu'elle

conserve sa pertinence. Tout particulièrement sur un point : la forme seconde de l'univers, celle qu'il acquiert jour après jour, se différencie de plus en plus de la forme première qu'il avait conservée jusqu'au lever de la lumière, comme l'énoncé diffère de l'instance énonciatrice. Comprenons bien : il ne s'agit pas d'affirmer sans nuance que l'univers créé est un discours, c'est-à-dire qu'en créant Dieu parle. Une telle affirmation, pour intéressante qu'elle puisse être du point de vue exégétique ou théologique, serait sémiotiquement invérifiable. Nous affirmons l'équivalence d'un rapport entre deux rapports : l'énoncé est à l'énonciation ce que la deuxième forme du monde est à la première. C'est cela qui commence à prendre valeur interprétative et heuristique. Mais à cela s'ajoute un détail dont on verra de mieux en mieux l'importance et qui corrige ce que cette équivalence pourrait avoir d'excessif : la seconde forme du monde n'est pas une forme achevée, définitive et arrêtée. C'est une forme intermédiaire qui conserve quelque chose de la forme initiale et tend vers une expression parfaitement articulée et déployée, vers une formulation dernière où le nombre l'emporterait sur les mots.

Une indication se dessine déjà à propos de l'idée que l'on peut se faire du *discours* comme acte de parole, qui apparaît, entre énonciation et énoncé, lorsque nous parlons. Il faut dire ici qu'à ce discours nous rendons un fort mauvais service en l'identifiant purement et simplement avec l'énoncé, dont il faut ensuite et à tout prix identifier l'instance responsable sous les traits de ce fameux «sujet d'énonciation» si souvent compromis avec l'auteur lui-même. Le texte analysé nous apprend au moins que la forme prise par l'univers sous l'effet de la parole de Dieu est une réalité spécifique, distincte de l'instance d'énonciation dont elle est déjà franchement différenciée mais encore éloignée de ce que pourrait être un monde entièrement rationalisé. La conséquence pour le discours serait alors la suivante : comme réalisation et phénomène typique de la parole, il tient sa virtualité signifiante de ce qui reste en lui d'énonciation non effectuée et de ce qu'il contient déjà d'énoncé articulé. En d'autres termes, de ce qu'il est le lieu de rencontre et de couplage de ces deux instances, le gué entre les deux rives.

3. Sous le signe de la bénédiction : un univers parlant

Tout texte comporte un piège. Il consisterait ici à ne pas accorder leur véritable importance à quelques particularités du récit et à tout récapituler dans l'œuvre organisatrice dont nous venons de présenter les grandes lignes. Nous avons annoncé en conclusion les faits qui obligent à reconsidérer la question de la structure globale du texte et à postuler un schéma d'organisation du discours un peu plus complexe que celui que nous avons d'abord retenu. Il faut reprendre ces faits en détail.

3.1. *De la production à la poésie : le repos du septième jour*

On peut parler de rationalisation du monde à propos de l'œuvre des six premiers jours, mais pas à propos du septième qui fait pourtant partie de la série des jours. Son statut particulier, il est « béni », « sanctifié », n'annonce-t-il pas une limite de l'activité productive et un dépassement de la loi du langage et des chiffres ? Ce septième jour est un jour vide, et c'est pourtant un jour qui compte. C'est un jour où rien n'est produit et qui vaut plus que les autres. Il n'est pas au-delà de la création comme les vacances viennent après le trimestre ou l'année de travail. Il est essentiel à la série des jours, au rythme de l'entreprise qu'il achève ou conclut. De ce fait l'opération d'arrêt du travail se trouve intégrée dans le temps même de la création. Elle en est à part entière une phase et une composante. On a tort de considérer que le texte mentionne la cessation de l'activité après la clôture du chantier, comme un simple fait. Une autre loi s'indique ici, qui vient à la fois régler l'ordre de la production rationalisée et renouer avec l'ordre de la création en attente. La description de ce septième jour contient des détails qui renvoient à la séquence initiale : la mention de la création du ciel et de la terre conjointe avec l'idée de « naissance ». Le parcours s'achève non sur la célébration triomphale d'une œuvre menée à son terme mais sur l'évocation discrète d'un lien établi entre toutes les phases de cette œuvre, d'une harmonie complexe et supérieure. Plus qu'un dénouement, le septième jour figure le croisement, le tissage de plusieurs fils que l'on a toujours

tendance à vouloir contempler un par un. Croisement de la créativité et de la cessation d'activité, de l'attente silencieuse au jour zéro et de l'œuvre articulée des six jours, du sommeil de la nuit et de l'empressement du jour. Est-il pour autant, ce septième jour, un retour au point de départ? Certes non, et nous le verrons mieux plus loin. Mais il apparaît que la description du repos final pourrait être une véritable séquence, symétrique, par-delà celle des six jours, de la séquence initiale. Si cela se confirme, il sera nécessaire d'en préciser la fonction.

3.2. Du vague et du vide à l'espace libre

La mention, dans la séquence initiale, du «vide» conjoint au «vague» (le «tohu-bohu») rend souvent un fort mauvais service au lecteur. Elle induit, en effet, dans son esprit l'idée que la création va remplir ce vide et organiser ce chaos. Et que cela fait, tout est dit. Or l'œuvre des six jours est elle aussi productrice de vide, sous forme de séparation, distance, constitution d'intervalles, attribution d'espaces libres pour le développement des espèces. Elle n'est en aucune manière représentative du remplissage. Pour paradoxal que cela puisse paraître, c'est la première séquence (1, 1-2) qui porte la marque de la confusion par excès de contenu, défaut de sélection et de limite, tandis que la seconde met en scène la limitation du contenu et la délimitation du vide. La forme discursive du monde a moins de contenu que la forme primitive, mais elle en exprime davantage. Elle porte la trace d'une perte, d'un oubli salutaire. Dieu seul sait ce qui a été perdu, ce qui est tombé, ce qui a disparu. Mais le parcours des six jours en laisse entendre quelque chose. Par rapport au jour zéro, dans lequel rien ne se dit parce que tout est tenu ensemble et simultanément et qu'il faudrait un discours parfait, instantané, unique et dernier pour exprimer la totalité, la série des jours affiche délibérément son parti pris de successivité, de progressivité et de sélectivité. Il fallait renoncer au «Tout», au «tout ou rien», pour articuler les premiers mots du monde à son éveil¹². Et pour renoncer à prolonger indéfiniment, tel un discours qui n'en finirait pas, cette sorte de phrase lancée à qui voudra l'entendre. Il ne s'agit pas d'exploiter ces indications dans un sens théologique, mais de comprendre que l'enjeu de cette aventure est celui de toute

énonciation. Une citation de M. Greimas, que l'on ne peut soupçonner en ce cas de commenter subrepticement le livre de la Genèse, le dit parfaitement : « D'un autre côté, si l'énonciation est le lieu d'exercice de la compétence sémiotique, elle est en même temps l'instance de l'instauration du sujet (de l'énonciation). Le lieu qu'on peut appeler l'"ego hic et nunc" est, antérieurement à son articulation, sémiotiquement vide et sémantiquement (en tant que dépôt de sens) trop plein : c'est la projection (avec les procédures que nous réunissons sous le nom de débrayage), hors de cette instance, et des actants de l'énoncé et des coordonnées spatio-temporelles, qui constitue le sujet de l'énonciation par tout ce qu'il n'est pas ; c'est la réjection (avec les procédures dénommées embrayage) des mêmes catégories, destinée à recouvrir le lieu imaginaire de l'énonciation, qui confère au sujet le statut illusoire de l'être ¹³ ».

Qu'est-ce à dire ? Qu'il faut être prudent pour évaluer, sur ce point précis, le rapport entre l'état initial et la série des transformations. Lorsque Dieu cesse son activité organisatrice, quelque chose demeure du vide et du vague, de la ténèbre couvrant l'abîme primordial. La création de la lumière n'a pas neutralisé les ténèbres. Elle a marqué leur limite. Le jour alterne avec la nuit sans la supprimer. Et, sur l'axe du temps et du développement des espèces, c'est d'un commencement qu'il s'agit, d'une mise en route. Le mode d'organisation de l'univers visait une totale soumission des choses au langage, de la réalité à la loi de la raison jusqu'au transfert intégral de la protection de l'esprit planant sur les eaux à l'obéissance parfaite aux ordres reçus du Dieu qui parle et qui ordonne. Mais ce processus ne semble pas conduit à son terme. Le monde porte désormais la marque de la loi de la raison. Mais elle compose avec ce qui fut une sorte de loi d'attente.

3.3. *Un second maître de la création : l'homme*

Contrairement à ce que pouvaient laisser prévoir les premières initiatives, le parcours créateur aboutit non pas à un dernier et suprême perfectionnement technique dont l'application viendrait triompher des dernières résistances d'un donné initial confus et anarchique, mais à la mise en scène

d'un acteur qui double le créateur et reçoit mission d'exercer à son tour sur la création une maîtrise analogue.

Au sixième jour apparaît l'homme. Son entrée ressemble, par certains traits, à celle des autres personnages. Elle s'en distingue aussi. Elle est précédée, en effet, d'une délibération de Dieu qui définit en lui-même la nature et le rôle du nouvel acteur. Elle s'accompagne de deux précisions : rapport d'image et de ressemblance avec Dieu et différenciation homme/femme. Enfin, à plusieurs reprises, est indiquée la position de dominance à l'égard de toute la réalité créée. Réduite à l'essentiel, l'information qui s'indique dans tous ces détails du texte concerne la place ou la position très particulière de l'homme dans le monde. Il est à la fois un personnage sur la scène comme tous ceux que nous avons vus entrer depuis le premier jour. Et il en est absent, il est à distance. Ce sera le dernier effet de la parole créatrice dans l'ordre de la production. Nous sommes au soir du sixième jour. Qu'a donc engendré la parole, portée cette fois non par une déclaration impérative mais par un discours intérieur, dans lequel Dieu semble se parler à lui-même, en employant curieusement la première personne du pluriel ? Où s'en est-elle allée réaliser son suprême effet ? À la fois moins loin et plus loin. Elle paraît n'avoir pas quitté l'espace divin, faisant l'économie d'une expression extérieure. Cette proximité s'indique dans la figure de l'image et de la ressemblance. Mais elle a aussi parcouru un plus long chemin, traversant l'immensité de l'univers, et se produisant comme parole créatrice tout à fait à l'opposé de Dieu. En ce point symétrique, elle peut s'attester comme parole à l'instant même où elle frôlait la limite de l'espace reconnu. Ce moment dernier de l'organisation cosmique est donc à la fois le plus risqué et le plus signifiant. L'être qui apparaît alors partage avec les autres êtres du monde un cadre commun, mais il assume un rôle original. Il répond différemment à la parole : au lieu de la réaliser simplement sur le mode de l'assignation-soumission, il la reçoit en lui-même, dans un espace intérieur analogue à l'espace divin dans lequel il a été annoncé. Il lui fait écho sur le mode du discours. C'est sa manière de dominer la création, dont il devient le maître, à l'image de Dieu, par la parole.

C'est probablement aussi sa manière de réaliser l'ordre commun de la multiplication, non par simple exécution d'un

programme de sauvegarde de l'espèce, mais sur le mode signifiant : « homme et femme il les créa ». Cela n'a été dit d'aucun autre être car seul l'homme doit payer de cette division l'invitation qui lui est faite de s'engager, à titre personnel, dans l'aventure de la parole. Par rapport à tous les autres êtres du monde, il occupe une position décalée, tout à fait analogue à celle que nous avons reconnue à la seconde forme de l'univers par rapport à la première. Il est la réplique parlante du cosmos. Il va en énoncer à son tour les virtualités. Un autre gué se dessine donc entre la rive sauvage du monde et sa rive humaine. Un être blessé en a entrepris la traversée.

Ainsi s'achève l'œuvre du sixième jour. Est-ce bien raisonnable, du point de vue de la rationalité optimale, de remettre à un acteur « créé à l'image et à la ressemblance de Dieu », marqué pourtant par une différence homme/femme, toute l'œuvre produite pour y exercer sa maîtrise ? C'est pourtant « très bon ». La reprise ici, avec la marque du superlatif, d'une formule fréquente dans le récit¹⁴ atteste que l'œuvre produite, création de l'homme comprise, l'a été non comme application d'un principe ou comme imposition d'une loi, fût-elle la loi de la raison, du langage et du chiffre, mais comme acte de parole. Tout se passe comme si Dieu reconnaissait qu'il y a eu parole, que la parole s'est produite là où elle le pouvait et le devait, que l'univers est un lieu pour sa parole. C'est dire équivalement que la parole a pris corps dans le monde et que l'univers est devenu parlant.

Voilà ce que nous risquons d'oublier et qu'il faut invoquer maintenant pour compléter la description du texte. L'intervention de Dieu, qui organise un contenu initial confus et sans limite est, dès le départ, sous le signe de la parole. On le reconnaît non seulement à ce qu'il s'adresse aux divers êtres du monde pour les faire exister mais à ce que, plus subtilement, dès le premier instant un événement s'annonce : la parole va advenir, va se produire. C'est bien pour cela que Dieu a réveillé le monde. Événement et avènement qui ne dépendent que de la parole elle-même : on la reconnaît après coup et d'elle on peut dire, lorsqu'elle a passé, que « c'est bon ». Le problème consistait ici en ce que la parole ait un lieu pour se produire de telle manière que le sujet humain puisse l'entendre et y répondre : l'univers a été tiré de son sommeil, il a été organisé à cette fin. L'œuvre créatrice parvient à son

accomplissement, non par hyperorganisation, ni par perfectionnement indéfini et indéfiniment poursuivi, mais par changement d'ordre, c'est-à-dire passage de la parole et passage à la parole. En chacun des jours précédents déjà Dieu le reconnaissait. Il y a maintenant quelqu'un pour le reconnaître aussi, pour porter intérieurement la parole et pour y répondre. On comprend mieux peut-être le rôle joué, en fin de parcours, par le silence du septième jour, la bénédiction et la sanctification de cette dernière figure du temps. Ce pourrait être notre conclusion provisoire.

3.4. *Du mutisme au silence*

L'hypothèse interprétative proposée a de quoi étonner, lorsque l'on observe que le septième jour, dont nous disons qu'il témoigne de la parole dans l'univers, est le seul des sept jours à ne contenir aucune déclaration explicite de Dieu. Sa structure rompt avec celle des jours précédents en ceci précisément qu'aucune parole n'y est prononcée. Ce détail rapproche, figurativement du moins, ce dernier jour du jour zéro. Dieu qui se repose évoque quelque peu l'« esprit de Dieu planant sur les eaux ». On pourrait être trompé par cette correspondance. Et de deux manières : tout d'abord en confondant mutisme et silence, refus ou impossibilité de parler et recueillement de la parole. La situation initiale évoque la résistance à la parole éventuelle, le septième jour atteste le passage de la parole. Mais on se tromperait aussi en omettant d'enregistrer dans la situation initiale l'indication la plus franchement positive : « l'esprit de Dieu planait sur les eaux ». Cette activité durative, donc inscrite dans le temps, indicative d'un espace signifiant au-dessus de la masse confuse de l'abîme, a valeur de promesse et de virtualité. C'est le mode créateur de l'attente et de la patience, ou le mode de l'attente créatrice. La parole adviendra à ce corps cosmique sur lequel veille déjà le symbole de la langue maternelle. Le « vague » et le « vide » sont eux-mêmes une première représentation de ce qui neutralise le Tout et l'Un, à quoi nous avons échappé, grâce à Dieu. Ils sont moins des traits négatifs destinés à disparaître qu'une première figuration des valeurs, annonçant une explicitation ultérieure en direction du repos final. Si bien qu'à aucun moment n'a été effectivement réalisé dans l'univers

l'état dramatique de mutisme incurable dont la menace viendrait à planer si l'esprit de Dieu se retirait. Cette éventualité entre comme composante antithétique dans la structure narrative présupposée par notre texte¹⁵.

La fonction du septième jour apparaît maintenant avec plus de clarté : signature, ponctuation, ce jour atteste qu'en créant c'est une œuvre de parole que Dieu a réalisée, que le créateur a travaillé comme un poète. Ce jour-là est « béni », c'est la seule réalité inanimée qui le soit, il est « sanctifié », c'est-à-dire séparé, réservé pour le témoignage et l'accueil du sens. Séparation couplée avec la bénédiction car, loin de renvoyer à l'isolement initial, elle en exorcise définitivement le risque. À ce titre, le septième jour tient lieu de « sanction », attestant la réussite de l'œuvre créatrice et effectuant la reconnaissance du créateur. Une sanction qui ne vise pas la matérialité de l'œuvre ni la compétence pratique de l'acteur, mais dévoile, de l'un et de l'autre, l'être poétique¹⁶.

4. Conclusion. Le discours : un lieu pour la parole

Nous avons entrepris l'étude du récit biblique de la création en nous préoccupant aussi d'éclairer le problème de l'*énonciation*. La question s'est progressivement déplacée en direction du *discours*. L'hypothèse interprétative qui a inspiré la description du texte n'est pas étrangère à ce déplacement. Elle postulait, en effet, une correspondance entre l'œuvre organisatrice du monde, du triple point de vue du temps, de l'espace et des acteurs, et la réalisation du discours comme fait de parole. L'analyse de la séquence consacrée à cette phase de la création pouvait ainsi alimenter la réflexion sur le discours. Dans un premier temps, cette séquence fut considérée comme seconde par rapport à une séquence précédente et cette corrélation permit de situer le discours articulé par rapport à une instance « sémiotiquement vide et sémantiquement trop pleine » correspondant à l'idée que l'on peut se faire d'un « sujet de l'énonciation » antérieurement à l'acte de parole. Dans un second temps, cette même séquence des jours dut être considérée comme intermédiaire, entre la première et une troisième, celle du septième jour. Cette mise

au point du modèle discursif a des retombées sur l'interprétation possible du texte mais aussi sur l'idée que l'on peut se faire du *discours*. C'est cela que nous voudrions très rapidement indiquer.

4.1. Le discours est une réalité intermédiaire et médiatrice entre une instance d'énonciation et un énoncé intégralement effectué. Il comporte donc une double face et il possède deux caractères antithétiques : une face différenciée et articulée qui réfère à l'énoncé idéal, totalement explicite et déployé ; une face indécise et opaque qui renvoie à ce qui, en instance d'énonciation, attend de passer à la parole¹⁷. Cette division, qui traverse le discours et qui lui est essentielle, en fait le lieu par excellence pour l'observation de l'énonciation, dont on ne peut rien dire en elle-même, et de l'énoncé qui n'existe jamais à l'état pur.

Ainsi défini, le discours pose un double problème : de commencement, car il doit rompre l'équilibre préalable et se développer à partir d'une chute ou d'une perte de ce qui est perçu comme totalité satisfaisante ; de suspension, car il a vocation à se déployer sans fin en direction d'un énoncé accompli. Le mutisme, qui résiste à l'entrée dans le discours, prend appui sur l'impossibilité de dire tout, sur le mode successif du langage. Le bavardage, qui hésite à clore le discours, se nourrit de l'envie de dire ce tout sur le mode cumulatif de l'énoncé. Ce sont là deux risques et deux anomalies du discours tendant l'un et l'autre à neutraliser la division qui lui est essentielle. Il ne peut être indifférent que le discours, intermédiaire entre énonciation et énoncé, soit aussi placé entre l'origine et la fin.

4.2. Cette division revêt deux formes qu'illustre très bien le récit de la Genèse. La première forme de division s'inscrit dans la texture même du discours. Elle correspond à ce que nous avons repéré sous le nom d'autonomie de l'univers. Il y a aussi une autonomie du discours. La signification n'y est pas enfermée comme un trésor dans un coffre ou une marchandise dans un emballage où elle demeurerait sous la surveillance et le contrôle directs de celui qui produit le discours. Elle émerge comme effet de corrélations entre termes qui s'opposent, renvoient l'un à l'autre ou se conjoignent. Il y a, entre ces termes, une sorte d'espace, qui rappelle le vide et le

vague de l'instance d'énonciation. L'effet produit est un effet de parole. Le discours ne fait que donner lieu à cette parole, lui fournir une scène pour qu'elle s'y produise, à la faveur des corrélations signifiantes. Ces corrélations, constitutives de la trame discursive, sont à la fois indispensables et impuissantes à produire la parole. Lorsqu'elle s'y produit vraiment, il ne s'est passé rien d'autre que la mise en acte des rapports signifiants mais c'est la parole qui a passé. On la reconnaît à un triple effet : chute de l'idée que l'on se faisait de la signification, émergence d'un effet de sens que l'on dit « parlant » et qui est indiscutable, réorganisation autour de ce foyer du champ de la signification¹⁸. Cet effet de parole, qui est le résultat principal du discours, peut être considéré, si l'on veut, comme phénomène d'énonciation.

Une deuxième forme de division, plus extrême, peut être notée, dans la ligne de la connotation, sorte de discours dans le discours, lapsus, style, idéologie (au sens courant du terme). Ce phénomène atteste en même temps d'autres horizons d'autonomie du discours et, à sa manière, le lien entre énonciation et énoncé dans le discours. La rhétorique, quelque peu aménagée, aurait des choses à nous apprendre sur ce terrain.

4.3. Le mot « énonciation » est employé en plusieurs sens. Ils ont pratiquement tous été mentionnés ou évoqués dans le cours de cette étude. Il peut être bon, en terminant, de tenter une clarification de ces usages. Le mot « énonciation » renvoie soit à l'extérieur soit à l'intérieur du discours. À l'extérieur, il désigne souvent le « sujet d'énonciation », c'est-à-dire l'état premier d'un sujet, antérieurement à l'entrée dans le discours (*énonciation* est alors le corrélat d'*énoncé*, ou second état accompli, dans un discours sans fin). Il peut désigner aussi l'effectuation de la parole, à partir du discours, dans le champ du sujet ou de la relation intersubjective (*énonciation* est alors corrélat de *lecture idéologique* ou spéculaire). À l'intérieur du discours, le mot peut renvoyer soit à une dimension du discours lui-même, ses manques, son vide, son « jeu », ce qui en lui est non ou moins articulé (*énonciation* aurait encore pour corrélat *énoncé*, mais au sens relatif du terme, dans le champ du discours clos et signifiant), soit à la procédure de discursivisation c'est-à-dire aux divers modes du débrayage

et de l'embrayage (*énonciation* a pour corrélat la *compétence sémio-narrative*). Ce dernier sens est retenu de manière privilégiée par M. Greimas. Nous y avons fait allusion à propos de la temporalisation, de la spatialisation et de l'actoralisation.

Ce panorama peut être illustré par le schéma que nous proposons en note 19.

Il faut s'arrêter. La parole n'est pas le résultat d'une somme d'informations qui s'imposerait avec d'autant plus de poids que le discours serait plus long. Elle se produit dans le discours, il doit donc avoir suffisamment de consistance, mais aussi dans ses vides, il ne faut donc pas prétendre avoir tout dit. Si les principes énoncés ici ont quelque valeur de vérité, ils doivent s'appliquer d'abord au discours qui les énonce.

Centre pour l'Analyse du Discours Religieux
Lyon

Notes

* La présente étude reprend les perspectives de recherche et les résultats d'un travail de groupe conduit, à Lyon (France), dans le cadre des activités du Cadir (Centre pour l'Analyse du Discours Religieux) au cours de l'année scolaire 1981-1982. Le « nous » de l'énonciateur n'est donc pas de pure convention.

¹ Les linguistes parlent plus volontiers d'énonciation, certains sémioticiens de « mise en discours » ou « discursivisation ». Il s'agit, dans les deux champs concernés, de surmonter les difficultés engendrées par la dichotomie langue/parole qui, après avoir permis avec F. de Saussure l'instauration de la linguistique structurale, risquerait de freiner les recherches sur les faits de parole eux-mêmes, en particulier le discours. La présente étude s'inspire des propositions de M. A.J. Greimas. On pourra consulter principalement : A.J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette Université, 1979. (En particulier les articles : Énonciation, Discours, Discursivisation).

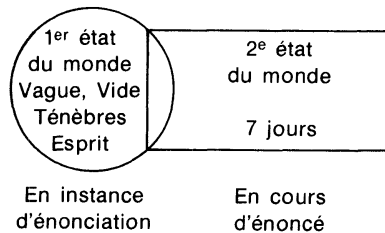
² Sur ce même texte on pourra trouver de très nombreux commentaires. On doit citer particulièrement l'ouvrage important de Paul Beauchamp : *Création et séparation. Étude exégétique du premier chapitre de la Genèse*. Aubier-Montaigne, Cerf, Delachaux et Niestlé, Desclée de Brouwer, « Bibliothèque de sciences religieuses » Paris 1969.

³ Voir sur ce point les articles « Débrayage » et « Embrayage » dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. La position simultanée de

l'énoncé d'une part comme discours réalisé et de l'instance d'énonciation d'autre part comme condition de l'énoncé est l'effet d'une différenciation entre les coordonnées du sujet énonciateur (« Je, ici, maintenant ») et le cadre actoriel et spatio-temporel instauré dans l'énoncé (« non-je, non-ici, non-maintenant »). Le premier énoncé du texte illustre ce dispositif : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » : un temps, un acteur, un espace distincts et distants de celui qui raconte.

⁴ Le récit de la traversée du gué par Jacob se trouve dans le livre de la Genèse, au chapitre 32, versets 23 à 33.

⁵ Le schéma suivant résumerait le mode d'articulation reconnu dans le texte :



⁶ Nous avons privilégié, dans cette étude, l'analyse *discursive* du texte. Le parcours complet comporterait aussi une analyse narrative et une analyse sémiotique élémentaire, renvoyant respectivement à la structure narrative ou parcours des transformations et à la structure sémiotique ou système des valeurs. Nous y reviendrons plus loin.

⁷ Le regroupement en un seul lieu des eaux inférieures, au verset 9, paraît être une variante figurative de la séparation.

⁸ Le verbe hébreu « Qara' » a le sens de « crier » et d'« appeler », plus que de « nommer ». En français, le terme « appeler » bénéficie d'une heureuse polysémie qui peut, toutefois, atténuer la vigueur du rapport verbal de Dieu aux choses. On peut conserver le sens de « lancer un appel ». Il ne faut pas non plus oublier la distance à la fois présumée et instaurée entre Dieu et les choses auxquelles il s'adresse par ce mode de communication verbale.

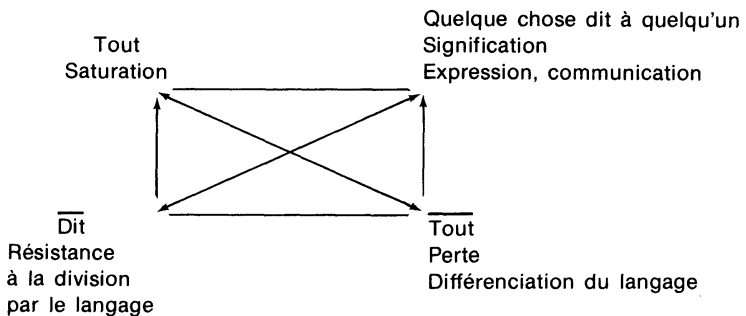
⁹ L'écart entre le mot et la chose est très visible dans le cas du couple lumière/ténèbre. La dénomination jour/nuit correspond à une sélection thématique et accentue le rôle assignateur du langage. Ce phénomène illustre ce qui distingue, dans la sémantique discursive de M. Greimas, le « figuratif » du « thématique ». La désignation de la chose par un mot de la langue habituelle (« lumière », « ténèbres », « firmament »...) tend vers le pôle figuratif. Elle prend en compte la réalité comme telle et son aptitude à la représentation. Le mot, conféré plus arbitrairement à la chose et appliqué par voie de proclamation, tend vers le pôle thématique. Il correspond à une place dans un dispositif, à une fonction, à un rôle. Jour/nuit réfèrent à un rythme du temps, terre/mer à une organisation de l'espace.

¹⁰ C'est le cas pour lumière/ténèbres devenant jour/nuit, à la fois comme contraires et comme successifs dans le rythme du temps.

¹¹ La présentation de ce quatrième jour comporte un autre détail précieux : « Qu'il y ait des luminaires... qu'ils servent de *signes*... qu'ils servent de

luminaires pour illuminer la terre.» Outre le rapport entre la composante figurative, pour laquelle les luminaires sont des luminaires, grand et petit, et la composante thématique, pour laquelle ils jouent un rôle (cognitif ou utilitaire), cet énoncé utilise un terme qui nous ramène directement à la question du langage : «qu'ils servent de *signes*»... Ainsi naquit la sémiotique!

- ¹² On voit ici que le texte laisse entrevoir quelque chose de sa structure élémentaire sémiotique, c'est-à-dire du dispositif axiologique à partir duquel s'engendre le discours. Cette structure est représentable dans un carré sémiotique qui aurait la forme suivante :

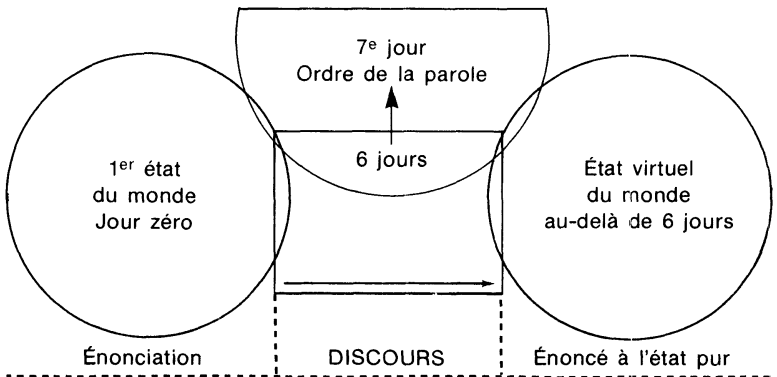


Cette base sémiotique est convertissable en système « idéologique », c'est-à-dire en dispositif actantiel d'objets-valeur proposés à des sujets.

- ¹³ *Dictionnaire raisonné*... article « Énonciation », p. 127, colonne 1. Le « statut illusoire de l'être » conféré au sujet de l'énonciation par les procédures d'embrayage rappelle que ce sujet ne peut être réellement dans l'énoncé. Il y est éventuellement représenté et il en est exclu. Le récit de la Genèse prend soin d'exclure Dieu du champ de l'univers créé, pour qu'il puisse exister véritablement ailleurs et pour que rien ne vienne produire le mirage de son identification avec tel ou tel objet du monde, illusion qui serait idolâtrie. On sait que le fait de confier au soleil et à la lune une fonction de luminaires et un rôle d'horloges comportait, entre autres effets en ces temps de culte astral, une dénonciation de leur caractère divin.
- ¹⁴ Nous ne pouvons traiter en détail de cette formule qui revient comme un refrain (6 fois. Elle ne manque qu'au quatrième jour après l'instauration du firmament). L'insistance avec laquelle on souligne habituellement la « bonté » de l'œuvre réalisée fait oublier cette espèce d'acquisition par Dieu d'un savoir. Qu'y a-t-il à apprendre ? Que la parole a passé, qu'il y a eu parole, que l'univers répond. Il ne s'agit donc pas du tout d'un spectacle que Dieu s'offrirait, pas davantage d'une vérification de conformité à la norme de production. Tout simplement, si l'on peut dire, de l'enregistrement en retour de la parole advenue au monde et de sa reconnaissance.
- ¹⁵ Le texte fait donc apparaître, dès la séquence initiale, l'enjeu narratif qui le sous-tend. Deux parcours narratifs sont possibles, l'un tend à l'émergence de la parole articulée dans l'univers, l'autre vise l'étouffement du moindre cri, ou bien la dispersion dans un discours indéfini, c'est-à-dire un discours de remplissage.

On voit que l'*objet*, au sens narratif du terme, c'est-à-dire comme lieu d'investissement des valeurs idéologiques, a peu de chose à voir avec les divers objets figuratifs, ici ou là manquants ou attribués. Il représente l'enjeu de l'affrontement entre deux systèmes actantiels opposés. Quant à l'« idéologisation » des valeurs, elle correspond à l'aménagement anthropomorphe des termes d'un système axiologique, pour les rendre propo- sables, reconnaissables et désirables par des *sujets*.

¹⁶ Le schéma indiqué dans la note 5 peut se compléter ainsi :



¹⁷ On pourrait peut-être emprunter à la terminologie de M. Greimas un mot pour désigner la première face : « énoncive », et la seconde : « énonciative ».

¹⁸ L'autonomie de l'énoncé et la relative rupture qu'elle instaure entre le sujet de l'énonciation et son discours ont une conséquence sur l'idée que l'on peut se faire de la signification. Le discours est le lieu de la signification du fait des corrélations signifiantes qui le constituent plus que de la dépendance dans laquelle le maintiendrait l'énonciateur ou de l'écho direct qu'il serait censé donner aux pensées ou aux intentions d'un auteur.

¹⁹ Ce schéma doit être lu en parallèle avec celui que propose la note 16.

